

OUTARDES

PLUVIERS ET VANNEAUX

HISTOIRE NATURELLE — MŒURS — RÉGIME — ACCLIMATATION
CHAIR DE CES OISEAUX — EXPÉRIENCES
JURISPRUDENCE APPLICABLE AUX OISEAUX DE MARAIS

PAR

Paul LAFOURCADE
Médecin-vétérinaire, inspecteur principal de la boucherie de Paris,
Lauréat de la Société centrale de médecine vétérinaire
et de l'Académie de médecine

L'oiseau créé pour vivre dans l'élément le plus subtil et le plus pur, est nécessairement de tous les moules de la création dernière le plus indépendant et le plus glorieux.
(Toussenel.)



PARIS
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION
41, RUE DE LILLE

1891

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé **41, rue de Lille, à Paris.**

La Société d'Acclimatation publie deux fois par mois un recueil dans le format in-8°, orné de gravures lorsque les sujets traités l'exigent, et qui forme chaque année un fort volume.

La *Revue des Sciences naturelles appliquées* renferme : les travaux des membres de la Société et les communications des personnes qui y sont étrangères; des extraits des procès-verbaux des séances générales et des sections ; une chronique de faits divers et extraits de correspondance ; une chronique étrangère ; une chronique des sociétés savantes ; une revue de quinzaine du Jardin zoologique d'Acclimatation ; un compte rendu bibliographique des ouvrages qui sont offerts à la Société et une revue des publications qui lui sont adressées.

La *Revue des Sciences naturelles appliquées* est envoyée à tous les membres de la Société à partir du commencement de l'année dans laquelle ils sont reçus.

Une feuille supplémentaire, destinée à faciliter les relations des sociétaires entre eux, insère gratuitement leurs offres, demandes et échanges d'animaux ou de plantes.

Les demandes en insertion doivent parvenir à la Société au moins cinq jours à l'avance.

Les personnes qui ne font pas partie de la Société peuvent s'abonner à ses publications aux conditions suivantes :

REVUE DES SCIENCES NATURELLES APPLIQUÉES

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois depuis Janvier 1889.

Abonnement annuel.

Paris, Province et Étranger.................. **25 fr** »

Les abonnements partent du 1er janvier et sont faits pour l'année entière.

Prix de chacune des années du Bulletin mensuel *déjà publiées* (le port en sus : 0 fr. 85 *par volume ;* 0 fr. 10 *par numéro*) :

1re série (années 1854 à 1863). 10 volumes. Chacun.........	12 fr.	»
Pour les membres..............................	10	»
2e série (années 1864 à 1873). 10 volumes. Chacun.........	10	»
Pour les membres..............................	6	»
3e série (années 1874 à 1883), le volume................	10	»
Pour les membres..............................	6	»
4e série (depuis 1884), le volume.....................	10	»
Pour les membres..............................	6	»
A partir de 1888 (*Bulletin bimensuel*), le volume.....	25	»
Pour les membres..............................	18	75
Un numero pris séparément.......................	1	»
Pour les membres..............................	»	75

Nul envoi de tirage à part ou de numéro du *Bulletin* ne sera fait, si la demande n'est accompagnée du prix de ces publications.

OUTARDES

PLUVIERS ET VANNEAUX

Extrait de la *Revue des Sciences naturelles appliquées.*
(Bulletin bimensuel de la Société nationale d'Acclimatation.)

OUTARDES

(Bustards)

PLUVIERS ET VANNEAUX

HISTOIRE NATURELLE — MŒURS — RÉGIME — ACCLIMATATION
CHAIR DE CES OISEAUX — EXPÉRIENCES
JURISPRUDENCE APPLICABLE AUX OISEAUX DE MARAIS

PAR

Paul LAFOURCADE

Médecin-vétérinaire, inspecteur principal de la boucherie de Paris,
Lauréat de la Société centrale de médecine vétérinaire
et de l'Académie de médecine

L'oiseau créé pour vivre dans l'élément le plus subtil et le plus pur, est nécessairement de tous les moules de la création dernière le plus indépendant et le plus glorieux.
(Toussenel.)



PARIS
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION
41, RUE DE LILLE

1890

PRÉFACE

Mes nombreuses conversations avec l'Outarde, le Pluvier et le Vanneau ont été tellement intéressantes que je n'ai pu résister au désir de les livrer à la publicité.

Le sujet que je vais aborder a été traité bien des fois par d'excellents écrivains ; ce sont, en effet, les mêmes oiseaux avec leurs mœurs et leurs habitudes, mais le travail que j'en ai fait sera différent des autres à cause de la nouvelle forme que je lui ai donnée ; l'étude de l'oiseau avant, pendant et après la mort.

Mon but n'est pas précisément d'apprendre un ou deux chapitres d'Histoire naturelle, mais bien de donner l'envie de les apprendre. Je me contente d'exciter la curiosité de mes lecteurs, d'éveiller leur attention, de leur suggérer le désir de connaître *plus* et *mieux* les infatigables voyageurs qui viennent nous rendre de si longues visites. Je leur dis les surprises agréables que leur ménage la chasse, les douces jouissances qu'elle leur procure, et, ainsi préparés à cette conférence d'un nouveau genre, mes auditeurs voudront être assez indulgents pour m'écouter avec bienveillance.

Paris, juin 1889.

AVANT-PROPOS

En histoire naturelle, plus qu'en toute autre science, est-il permis d'accepter sans les avoir contrôlés les travaux faits par nos savants ? Doit-on se dire que l'erreur n'est pas de ce monde, qu'il a fallu faits sur faits, expériences sur expériences pour démontrer pourquoi un oiseau présentant tel ou tel caractère, méritait d'être classé dans telle ou telle famille, bien que ses caractères ne soient pas très saillants ?

Je sais quelques ornithologistes qui ont écrit sur les Outardes, les Pluviers et les Vanneaux, non pas des volumes, le sujet ne se prête malheureusement pas à un in-octavo de quatre cents pages, mais des lignes pleines d'intérêt sans doute et propres à émotionner le vulgaire.

Je connais bon nombre de chasseurs qui ont rédigé des chapitres fort détaillés sur les mœurs de ces oiseaux intéressants.

Je puis citer des journalistes qui ont touché de leur plume la Canepetière et le Guignard, eh bien ? je le dis en toute sincérité, il s'est mêlé à ces récits, pour la plupart fantaisistes, des erreurs, des erreurs grossières, et qu'il est sage de pouvoir relever.

Allier la fantaisie à la vérité n'est pas toujours chose facile, je le sais ; en dépit de Boileau, dans bien des cas peut-être paraît-il préférable d'amuser ce bon public avec des sornettes, que de le divertir, sinon de l'instruire, par la sincérité.

Aussi :

> Je soutiens mordicus qu'un aimable conteur
> N'est, la plupart du temps, qu'un vulgaire menteur.

Pour l'étude de certains oiseaux, consultez les notes prises sur le vif par les chasseurs du pays, des paysans braconniers (que l'on me passe ce pléonasme); c'est en essayant d'extraire de leur langage baroque l'essence même de la vérité que vous finirez par construire cet énorme vocabulaire de la campagne qui, ma foi, a très bien pu servir de préambule au Grand Livre de la Nature.

Ainsi a procédé Toussenel pour l'édification de ses volumes admirables : *Le Monde des Oiseaux*, *l'Esprit des Bêtes.*

Il faut le dire ici, l'auteur de l'ornithologie passionnelle, tout en respectant la science s'appliquait à la faire aimer davantage parce qu'il ne la séparait jamais de la vérité.

— Ouvrez n'importe quel dictionnaire de chasse, le mot gibier est ainsi défini : *Tous les animaux, quels qu'ils soient, que l'on prend à la chasse et qui sont bons à manger.*

Cette explication peut contenter le chasseur, elle ne satisfait qu'à demi le physiologiste.

L'idée de gibier impliquant une toute autre appellation, j'entends par ce terme :

La série d'animaux vivant librement dans les montagnes, les bois, les plaines, les marais et dont le genre de vie, le mode de nourriture impriment à la chair un arôme tout particulier.

C'est la définition du véritable gastronome.

Voyons celle du chasseur gastrosophe :

Animaux recherchés pour la délicatesse de leur chair et ne pouvant être approchés que par surprise ou avec l'aide de procédés destructeurs.

On a établi des catégories dans le gibier plume :

Gibier de bois : Faisans, Gélinotes, etc.
— *de plaine* : Perdrix, Cailles.
— *de marais* : Sarcelles, Canards, Pluviers, Outardes, Bécassines.

Cette distinction a été faite par M. A. Pairault dans son *Dictionnaire des Chasses* (1).

Les Outardes sont donc comprises dans la catégorie des oiseaux de marais.

Relativement à leur classement, je le sais, ces oiseaux ont donné bien de la tablature à nos savants, mais enfin, il n'est

(1) Pairault, *Dictionnaire des chasses.*

pas moins vrai que M. Pairault considère les Outardes comme des oiseaux de rivage.

Certains zoologistes ont placé ces *coureurs* dans l'ordre des Gallinacés ; d'autres les ont rangés dans celui des Echassiers ; ce qu'il y a de certain, c'est que dans sa sagesse admirable, la Nature n'a pas voulu amener de transition brusque entre les deux ordres ; elle a doté les Outardes d'un bec et de doigts en tout conformes à ceux des Gallinacés.

Pourquoi considérer les Outardes comme des oiseaux de marais? Ne voit-on pas, au contraire, l'Outarde barbue comme la Canepetière, se montrer toujours sur les plateaux découverts, les steppes de la Russie, les plaines nues et sèches de la Champagne, les chaumes à perte de vue de la Beauce. J'ai constamment vu l'Outarde fuir les étangs, les marais. A la suite de longues pluies, pour éviter l'humidité qui règne dans les moissons et qui lui est nuisible, il est constant que l'Outarde se montre sur les routes ou sur les champs en jachère.

Et puis, n'y a-t-il pas la raison scientifique qui est loin d'être spécieuse : *Le genre de vie et le mode d'alimentation.* La nourriture de l'Outarde se compose d'herbes, de grains et d'insectes ; c'est un oiseau herbivore, granivore, insectivore. Je lui crois une répulsion bien marquée pour toute plante de marais, pour tout insecte qui a élu domicile au bord de l'onde.

Je donnerai, d'ailleurs, en son temps, le chapitre ayant trait aux mœurs, aux habitudes et au régime des Outardes.

Que les Pluviers, les Guignards, les Vanneaux, leurs cousins, prennent place sur les rives d'un marécage à côté des Canards, des Sarcelles et des Judelles, je ne m'y oppose nullement. Je suis persuadé que ces oiseaux séjournent près des cours d'eau, le long des vallées basses et humides et si, dans leurs pérégrinations, quelques-uns s'égarent parfois dans les pays de plaine, la Beauce, la Brie, la Champagne, ils se décident à prendre possession du sol, toujours à proximité des têtières, des terrains en déclivité, sur les larges chemins de traverse, convertis en petits étangs par les pluies prolongées d'automne.

L'erreur de M. Pairault est la reproduction de celle accréditée depuis fort longtemps par bon nombre de chasseurs, voire même de chasseurs jurisconsultes.

Ainsi M. Ch. Constant, avocat à la cour d'appel de Paris, considère comme gibier d'eau : la Barge, la Bécassine, le Cul-Blanc, le Bécasseau, la Bécasse, le Courlis, le Grèbe, le Macareux, le Canard sauvage, le Martin pêcheur, l'Oie sauvage, l'*Outarde*, le *Pluvier*, la Poule d'eau, la Sarcelle, le *Vanneau*, etc.

Le Courlis est un véritable oiseau d'eau.

Cet oiseau se plaît aussi bien sur le bord des marais que sur les terres labourées ; on le rencontre un peu partout, mais on ne le voit nulle part d'une manière régulière.

L'ayant observé plus fréquemment dans l'intérieur des terres que dans le voisinage des étangs, je penche à croire qu'il est de tous nos oiseaux migrateurs, le plus inconstant dans ses voyages et qu'il délaisse, à tour de rôle, les pays de plaine et les pays d'eau, selon les douceurs et les rigueurs de la température. Je l'ai cependant vu dans la Beauce, en pleine terre, isolé ou par petits groupes, trois, quatre, cinq individus au plus ; par contre, je l'ai rarement rencontré de l'autre côté de la Loire, dans la partie qu'on appelle le Val.

Il faut avoir vu de près, de très près même, pris sur le vif, pour ainsi dire, tous les animaux qui ne connaissent pas l'homme comme un maître, il faut en avoir sondé les habitudes, étudié les mœurs, le régime, le genre de vie pour donner des détails exacts sur un sujet aussi intéressant que celui que comporte mon travail.

Et c'est parce que j'ai la bonne fortune, sans être cependant un Nemrod infatigable, de pouvoir me livrer de temps à autre à l'exercice de la chasse que j'éprouve le désir d'exprimer ici des idées qui sont miennes sur quelques oiseaux gibier.

La chasse ne nous donne-t-elle pas pendant cinq bons mois de l'année l'occasion de faire des observations très instructives sur les mœurs des animaux. Dans ses fréquentes excursions, le chasseur prend sur le fait les habitudes du gibier, et c'est précisément de leur connaissance que dépend le succès de sa poursuite.

Est-il possesseur de la victime qu'il vient de sacrifier, il la palpe, l'examine, l'étudie, avant de la confier au cordon bleu, dont le réel mérite sera de satisfaire, à point donné, les papilles gustatives.

Oui, il faut le dire, la chasse est bien plus une occupation

qu'un délassement. A la fin d'une journée de septembre ou d'octobre, regardez combien sont harassés les pauvres chasseurs au chien d'arrêt, lesquels, par acquit de conscience, ont battu en règle les guérets pour ne porter à domicile que des kilogs de terre labourée.

J'aime la chasse ; le vrai chasseur est pour moi en grande estime, parce que le vrai chasseur est rare. D'ailleurs, n'est pas chasseur qui veut. Pour mériter ce titre, il faut être doué de bien des qualités et posséder, par dessus tout, une haute dose de patience.

La patience est une des grandes vertus cynégétiques. Tout bon chasseur doit en avoir, non pas une fiole, non pas une bouteille, mais une marie-jeanne. Je m'adresse surtout au fervent de saint Hubert que l'affût doit immobiliser pendant des heures entières.

Avez-vous jamais été à l'affût le long des quelques bois qui s'étalent en tapis verts dans la grande terre de Beauce ?

Quel profond silence dans cette vaste plaine quand les vents reposent ! Quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever !

Êtes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous le moindre mouvement, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent ; on entend le vol des oiseaux passer dans les ténèbres. Du fond de la cahute dans laquelle vous êtes blotti, vous pouvez apercevoir tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres et la plaine nue ; vous vous sentez inquiet, agité et toujours dans l'attente de quelque chose d'inconnu. Un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter votre sein ; vous venez d'apercevoir à quelques mètres un vieux solitaire. Le fusil que vous épaulez lentement semble aussi léger qu'un fétu et cependant vous tremblez. Le coup part et le bruit se prolonge dans la solitude ; quelque chose de volumineux s'affaisse..... c'est le sanglier dont la hure servira à orner la panoplie du vaillant tireur.

J'ai entendu souvent des personnes, non pas plaindre le chasseur exposé à toutes les vicissitudes atmosphériques, mais bien le tourner en ridicule, le traiter de braconnier, de fainéant. Qui vous dit qu'il n'y a pas dans cet homme qui parcourt la plaine, gravit les montagnes, patauge dans les marais bien plus qu'un instinct qui le met en rapport avec les grandes scènes de la nature ?

Que pensez-vous alors du pêcheur passant des heures entières assis sur le rivage d'un fleuve à voir s'écouler les ondes ?

Qui ne s'est plu, au bord de la falaise, à regarder les rochers éloignés et à découvrir le vol des goélands et des mouettes ?

Ils sont vraiment à plaindre les Anciens qui n'avaient découvert dans l'Océan que deux trésors : le palais de Neptune et la grotte de Protée. Que d'aventures galantes, que de rendez-vous entre Tritons et Néréides, mais aussi que de choses inconnues dans ce vaste empire, dans cette immensité.

Ils sont vraiment à plaindre les Anciens qui n'avaient su trouver dans les grands bois que deux divertissements : la contemplation de Diane et la métamorphose d'Actéon.

Sylvains et Dryades délaissent bien vite leurs amours pour s'égayer aux dépens du pauvre chasseur si tristement déconvenu.

Que de trésors échappés au carquois de la déesse dans ces vastes forêts qui ne reverdissent que pour nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans ces vastes forêts qui font naître en nous comme un vague désir d'embrasser la nature et de tomber aux genoux de son auteur !

P. L.

OUTARDES

PLUVIERS ET VANNEAUX

CHAPITRE I

OUTARDES BARBUES ET CANEPETIÈRES (1)

Appellations diverses suivant les pays. — Classification. — Divergence des auteurs : opinions de Temminck, Illiger, Cuvier, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, De Blainville, Nitzch. — Division. — Grande et petite Outarde. — Caractères zoologiques. — Distribution géographique. — La France voit encore quelques Outardes barbues. — Pourquoi cette rareté. — La Canepetière se trouve en France. — Disparition brusque de cet oiseau et sa réapparition sur le sol gaulois.

Il a été et il est encore difficile d'assigner aux Outardes une place convenable dans l'ordre zoologique.

Quelques naturalistes admettent qu'elles peuvent être classées parmi les Gallinacés ; d'autres les rangent avec les

(1) *Appellations diverses suivant les pays :*
Ottarda, oca granajicola giovane, en *latin*.
Ottarda, en *italien*.
Otis ὤτις — ιδος(ἡ), en *grec*.
Die Grosstrappe, die Zwergtrappe, en *allemand*.
The great Bustard, the little Bustard, en *anglais*.
Abutarda ou Utard (genero de gallinaceas), en *espagnol*.
Groote Trapgans, dwerg Trapgans, en *hollandais*.
Драхвá, стрéпетъ, n'müu.a, en *russe*.
Thoï, thoï quouchou, en *turc*.
L'Outarde canepetière est aussi appelée *Strepet* en Russie.
La Hollande connaît la Grande Outarde sous le nom de *Noort-Brabant*.
Ostarde, dans l'ancien langage français ou *Oustarde*.
Plus despend loup que brebis ne Oustarde (Desch. 50 a) (*a*).
En Provence, *Austarda*.

(*a*) La Curne de Saint-Palaye, *Dictionnaire de l'ancien langage français*.

Échassiers, d'autres, enfin, essaient d'en faire une classe intermédiaire entre les derniers échelons des Gallinacés et le grand ordre des Échassiers.

Des premiers, elles s'éloignent par leur corps massif, la longueur de leurs jambes et la sécheresse de leurs tarses, par leur marche, leurs mouvements, leurs habitudes, enfin par la couleur de la chair et leur gésier membraneux.

Elles ne ressemblent en rien aux seconds; l'organisation chez les échassiers est parfaitement en rapport avec leurs habitudes. La plupart de ces derniers ont la queue très courte, les doigts allongés ainsi que les tarses; leurs plumes ne descendent point jusqu'au bas du genou, mais le genre de nourriture n'est pas le même; les Outardes recherchent les insectes orthoptères, elles mangent aussi de l'herbe ; le régime est donc végéto-animal. Tous les échassiers se nourrissent de vers, de mollusques ou de la chair des animaux aquatiques ; le régime est exclusivement animal.

Temminck et Illiger avaient fait leur ordre des *Coureurs* avec les Outardes, les Autruches et les Casoars.

Cuvier classe les Outardes dans les échassiers et en distingue une famille spécialement affectée aux Outardes, la famille des *Pressirostres*.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire fait des Outardes la famille des *Otidés* dans la section des échassiers proprement dits.

M. de Blainville fait entrer les Outardes dans un ordre particulier qu'il comprend sous la dénomination de Gallinogralles (1).

Comme le dit avec raison Nitzch : dans l'ordre zoologique, les Outardes doivent occuper une place indépendante, mais voisine de celle où figurent les oiseaux de marais.

On en connaît plusieurs espèces :

1° **La grande Outarde** (*Otis tarda* de Linné) ;
2° **L'Outarde canepetière** (*Otis tetrax*);
3° **L'Outarde houbara** (*Houbara undulata*);
4° **L'Outarde churge** (*Otis Bengalensis*) ;
5° **L'Outarde de Lelong** (*Otis arabs*) ;
6° **L'Outarde passarage** (*Otis aurita*) ;
7° **L'Outarde de Levaillant** (*Otis cærulescens*), décrite par Sonnini ;

(1) Gauthier, *Encyclopédie du* XIXe *siècle*.

8° **L'Outarde de Macqueen** (*Houbara Macqueneii*) ;
9° **L'Outarde indienne** (*Otis Indica*), décrite par Miller ;
10° **L'Outarde d'Australie** (*Otis Australasiana*).

Molina a donné le nom de Pi,ou,queen (*Otis Chilensis*) à un oiseau qui ressemble beaucoup à l'Outarde, mais dont les doigts sont au nombre de quatre (1).

Les navigateurs français de l'expédition de Bougainville ont donné improprement le nom d'Outardes aux Oies antarctiques et des îles Malouines.

La grande Outarde a fourni à Guéneau de Montbéliard l'occasion de composer une savante dissertation sur les noms et prénoms dont nos savants ont baptisé cet oiseau.

Je ne m'occuperai que des deux premières parce que ce sont celles que l'on rencontre le plus communément en France et dans nos trois provinces africaines.

Les Outardes nous offrent un genre d'oiseaux des plus intéressants et par leurs habitudes et par la saveur de leur chair que les gourmets savent toujours apprécier à juste prix.

Ce sont des espèces polygames. Les caractères généraux sont tirés du bec et des tarses.

Type du genre.

La Grande Outarde : Oie Outarde, Autruche du désert, Autruche d'Europe ; *Raphos, Anapha, Tetrix, Starna.*

Cet oiseau est bien l'*Otis* des Grecs et non l'*Atos* ou *Otus* des Latins qui ne s'appliquait qu'au Hibou.

S'il faut croire Pline (2), les Espagnols de son époque lui avaient donné ces deux appellations : *Avis tarda*, à cause de sa lenteur.

De nos jours, les habitants de l'ancienne Ibérie le connaissent sous le nom *d'Abutarda.*

La couleur qui domine est le gris cendré clair, le gris souris ; elle s'étend sur la tête, le haut de la poitrine et la plus grande partie de l'aile ; vers le milieu du dos, c'est le jaune rayé de noir et de blanc, couleur de deuil ; le ventre est d'un blanc sale, légèrement jaunâtre ; le bouquet des

(1) Molina, *Histoire du Chili.*
(2) Pline, *Histoire naturelle* (traduction de Littré).

plumes rectrices entièrement blanc, le duvet interne rose et blanc, les rémiges d'un gris brun foncé, les plumes de l'avant-bras blanches et noires.

Tête assez forte, légèrement aplatie à la partie supérieure, œil brun foncé, bec conique, robuste, de couleur noire, ailes grandes, à rémiges longues et fortes, jambe musculeuse, très développée, s'articulant fortement avec le tarse au moyen d'un second genou, tarse toujours nu, essentiellement dépourvu de chair et portant en échange de robustes tendons, toujours réticulé, trois doigts courts et réunis par une étroite membrane, posant bien à plat sur le sol.

Caractère de l'espèce : moustaches composées de plumes longues, étroites, d'un blanc grisâtre, toujours frisées et retroussées, de 0,15 à 0,16 centimètres.

La taille de la grande Outarde mâle est de 1^{m},10 à 1^{m},16 de long ; les ailes ont 2^{m},50 à 2^{m},70 d'envergure ; le poids est de 5 à 16 kilos et plus (1).

La femelle ressemble beaucoup au mâle, seulement la taille est plus petite, le plumage moins vif. D'après Brehm (2), elle ne porterait pas de barbe à la mandibule inférieure. Descourtils est de cet avis : « En aucune saison, dit-il, la femelle ne porte pas de moustaches. » Pour MM. Degland et Gerbe (3), au contraire, la mandibule est ornée de barbes moins longues en hiver, mais pouvant acquérir en été de 0^{m},05 à 0^{m},06 de long. Le poids est de 2 à 5 kilos.

Chez le mâle et chez la femelle, les côtés de la langue sont hérissés de petites pointes simulant de véritables papilles. Sur le voile du palais, le long de l'œsophage, se trouvent également de petites glandes.

A la partie supérieure du cou du mâle, il existe une sorte de poche découverte par le Dr Douglas.

C'est un réservoir dans lequel l'eau se trouve en quelque sorte emmagasinée; il sert, dit-on, de provision à l'oiseau au milieu des plaines arides. Quelques auteurs ont voulu que l'Outarde se serve de cette eau pour intimider ses ennemis.

S'il faut croire Berwick, l'Outarde lancerait cette eau sur les oiseaux de proie qui viendraient l'attaquer. Selon Mon-

(1) L'Outarde de la grande espèce tuée par un de mes amis, Legendre, de Bazoches-les-Gallerandes (Loiret), pesait 20 kilos.

(2) Brehm, *La Vie des Animaux*.

(3) Degland et Gerbe, *Ornithologie européenne*.

tagu (1), la destination de ce réservoir est de fournir au mâle le moyen de satisfaire la soif de la femelle couveuse comme aussi de procurer la boisson nécessaire aux poussins nouvellement éclos.

— L'Outarde Canepetière, petite Outarde, Canepetière



Outarde canepetière.

champêtre, ne ressemble en rien à la première ; la taille et le plumage diffèrent complètement.

Tête jaunâtre, manteau également jaune et comme pailleté de noir ; bord des ailes, plumes de la queue, ventre entièrement blancs. Le mâle a le cou noir avec un large collier qui entoure complètement la gorge ; sur le haut de la poitrine, un demi-collier de même nuance avec les extrémités noires. En automne, cet attribut de son sexe est remplacé par des

(1) Montagu, *Dictionnaire ornithologique*. Londres, 1813.

plumes de teinte grise. L'œil est jaune ; les pointes des mandibules du bec noires ; les tarses d'une coloration vert d'eau ; les doigts gris.

La taille de la petite Outarde est de 0m,50 à 0m,55 de long ; les ailes ont près d'un mètre d'envergure.

La femelle ne porte pas de collier ; son manteau est uniforme, d'une couleur jaune terreux virant à l'isabelle, au caillou brûlé ; les couvertures supérieures des ailes blanches et noires, les plumes du ventre blanches.

Lorsqu'on plume une Canepetière, surtout à la région du cou et des ailes, après avoir enlevé les rémiges principales, on met à nu un beau duvet rose. Une remarque à faire : les jeunes et les vieilles Outardes ont toutes ce duvet. Je sais bien des ornithologistes qui ont oublié d'en parler.

Maintenant, pourquoi ce nom de Canepetière ? L'oiseau n'a pourtant pas le bec en spatule ni les pattes palmées. Salerne le désigne ainsi parce que, dit-il, il se plaît parmi les pierres, dans les plaines incultes. Pourquoi le nom de *Poule de Carthage* que lui ont appliqué nos colons africains (1). Les différences sont cependant assez sensibles avec les gallinacés.

Nos paysans l'appellent *Canepetrelle*, *Canepetrace* et donnent pour raison la similitude du vol avec celui du Canard. Toussenel aurait donné raison à l'érudition de nos braconniers, si l'explication des anciens fauconniers ne lui avait parue préférable : « La Canepetière se déleste dès le départ ; mais comme cette opération ne se fait pas sans trouble et s'accompagne ordinairement d'un bruit qui a reçu un nom dans la langue des hommes, les fauconniers, témoins auriculaires de la chose, ont appelé l'oiseau Canepetière (2). »

En Sardaigne, la Canepetière est connue sous les noms de *gallina pratujola* (3).

En Espagne, on l'appelle *Sison*.

Dans certaines contrées de la France, c'est encore la *Poule des prés*.

Aucune de ces appellations ne lui convient. Laissons-lui cependant, jusqu'à nouvel ordre, ce nom peu en harmonie avec ses caractères zoologiques, jusqu'à ce que les savants,

(1) Sans doute parce qu'on le trouve principalement près des ruines de l'ancienne capitale carthaginoise.

(2) Toussenel, *Le Monde des Oiseaux*.

(3) Cetti, *Ucelli di Sardegna et Uzini*. Histoire naturelle.

dans un vocabulaire français ou étranger, lui en aient trouvé un moins baroque et moins barbare.

— Les Outardes marchent le corps un peu en avant et relevé, le cou droit ou légèrement recourbé ; elles placent facilement une patte devant l'autre, avec assurance. Leur marche est fière ; à part ce léger balancement de droite et de gauche qui est cependant loin de ressembler à l'allure du Canard et de l'Oie, on peut dire que ces oiseaux développent avec grâce des mouvements libres et réguliers. Elles courent parfaitement bien et même assez rapidement pour qu'un homme ait de la peine à les atteindre. Par contre, le vol est lourd, surtout au départ.

La Canepetière est encore plus élégante, plus vive, plus agile ; son vol est aussi plus léger et fournit une traite bien plus longue que celui de la grande Outarde.

— Les mœurs de ces oiseaux sont identiques ; très prudents, craintifs, ils ne se laissent approcher que fort difficilement. L'Outarde barbue est d'une défiance dont rien n'approche ; elle a peur de son ombre, dit le docteur Chenu (1).

— On rencontre la grande espèce dans presque toute l'Europe et en Asie. Brehm dit qu'elle ne se montre que dans le nord-ouest de l'Afrique, en très petit nombre, en quelque sorte isolément et seulement en hiver (2). J'ai la preuve du contraire ; un de mes amis de Laghouat m'assure que les Outardes barbues sont très communes dans toute la partie nord du territoire africain. Quoi qu'il en soit, la grande Outarde habite la Suède, la Crimée, les provinces valaques, moldaves, la Hongrie, la Galicie, la Dalmatie ; elle se montre en Allemagne, en Belgique, en Suisse et en France. On l'a signalée dans la Sibérie.

En France, elle est assez rare ; au dire de certains auteurs, on la rencontrait autrefois en quantité dans le centre de notre pays, principalement dans la Champagne, cela du temps de Bélon. Pendant l'hiver de 1785, d'après le docteur Chenu, les Outardes se montrèrent en si grand nombre que pendant quelques jours elles foisonnèrent sur le marché de la petite ville de Mont-Revel, en Bresse (3).

Il y a longtemps, fort longtemps même (on ne donne pas de

(1) Chenu, *Encyclopédie des Sciences naturelles.*
(2) Brehm, *Loco citato.*
(3) Chenu, *Ornithologie du Chasseur.*

date) « des paysans Champenois se rendaient de Suippes à Châlons-sur-Marne, avant le lever de l'aurore, ils avisèrent, à quelque distance de la route, un troupeau de bêtes qui semblaient faire d'inutiles efforts pour se détacher du sol ; et, s'en étant approchés, pour contempler le phénomène de plus près, ils reconnurent que les oiseaux empêchés étaient des Outardes de la plus grande espèce, à qui le verglas de la nuit avait si bien cadenassé les ailes qu'elles ne pouvaient plus s'en servir ni pour le vol, ni pour la course. De laquelle position nos barbares pèlerins abusèrent naturellement, comme nous aurions fait à leur place, pour assommer les malheureuses volatiles dont le marché de Châlons, capitale du pays des Outardes, se trouva, par extraordinaire, longuement approvisionné ce jour-là (1). »

Le docteur Dorin dit qu'à Châlons-sur-Marne, les Outardes barbues se voyaient autrefois par milliers, dans certaines régions de l'arrondissement.

Le marquis de Turin a rapporté qu'une troupe d'une douzaine d'Outardes de la grosse espèce fut aperçue, vers 1836, par un paysan rentrant sur la brune, dans sa ferme, située aux environs de Châteaudun, que cet homme les prenant pour des oies, se dirigea vers elles en prenant un détour, la main munie d'une petite branche ; puis avec le geste et le son de voix habituels aux gardeurs de volailles, il les conduisit devant lui et les fit rentrer ainsi dans la cour de son habitation et de là dans son écurie, de façon qu'il les eut toutes vivantes, comprenant très bien alors qu'il avait affaire à d'autres oiseaux que des Oies, mais dont il ignorait l'espèce. Le lendemain, le bruit de sa trouvaille circulait dans le pays ; on vint voir ces oiseaux qu'on reconnut alors pour ce qu'ils étaient véritablement, de belles Outardes barbues formant quatre et six paires mâles et femelles. Puis commença la spéculation ; la première paire fut vendue 10 francs ; la deuxième 25, et ainsi de suite jusqu'aux dernières qui, demandées par de riches propriétaires, atteignirent le prix de 150 francs (2).

D'après Gerbe, pendant l'hiver de cette même année 1836, on vit, dans certaines contrées de la France, des Outardes affamées par plusieurs jours de jeûne, s'avancer jusque dans

(1) Toussenel, *loc. cit.*
(2) Chenu, *loc. cit.*

les jardins, près des habitations, et se laisser tirer sans trop chercher à fuir (1).

Une Outarde barbue tuée en septembre 1869 dans les champs de la Grande-Brière (Loiret), a été un événement pour le pays. L'heureux tireur, Legendre, maire de la commune de Bazoches-les-Gallerandes, en compagnie duquel je chassais, tout étonné de ne point connaître sa victime, m'appelle. Nous avions devant nous une grande Outarde, un mâle fortement moustachu, dont le poids a été estimé 20 kilos. Chose singulière, l'oiseau avait été tiré à la portée de 50 mètres environ, avec du plomb nº 4; il était parti à l'arrêt du chien, dans une luzerne. Démonté, il n'essaya pas de fuir; il se tapit sous une touffe de cuscute et lorsque notre édile voulut le saisir, il n'opposa aucune résistance, se contentant seulement de faire entendre un cri plaintif d'un ton lamentable imitant le son de voix d'un enfant qui se plaindrait. On l'apporta vivant à la ferme de la Brière ; une heure après, on le sacrifiait.

De mon temps, il faisait l'ornement de la salle à manger. Qu'est-il devenu aujourd'hui ?...

M. Cretté de Palluel, dans le *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, de l'année 1880, a signalé pendant le mois de décembre 1879, la capture d'un assez grand nombre d'Outardes barbues aux environs de Paris.

Il résulte de ce qui a été dit que la grande Outarde, commune autrefois en France, a fui vers des contrées qui lui ont semblé plus hospitalières. Pourquoi cette disparition? Toussenel nous en donne la raison (2).

« Aussi longtemps que la main de l'homme n'a pas lutté avec trop de succès contre la générosité du Ciel, tous les oiseaux du nord se sont abattus chaque année, avec amour, sur la contrée bénie, et les provinces du Midi de la France ont été pour le veneur et le fauconnier la terre de possession. Mais la fureur de destruction qui consume le civilisé, l'a emporté à la longue sur le génie du bien. . . . .
. . . . . Entre temps, l'accroissement déplorable de la population humaine qui force le rapprochement des hameaux et des bourgs et qui convertit les villages en cités, rétrécissait de jour en jour le désert de la plaine et le soc impitoyable de

(1) Degland et Gerbe, *loc. cit.*
(2) Toussenel, *loc. cit.*

la charrue mordait sur la bruyère. Alors la grande Outarde, la Canepetière et le Pluvier de terre, qui, jadis, arpentaient en bataillons serrés les steppes de la Champagne, de la Beauce, du Berry et du Poitou, de la Brenne, du Languedoc et de la Provence ont reculé peu à peu devant le débordement de la culture, puis ces espèces ont fini par demander un asile à des lieux plus sauvages et plus respectés du laboureur. Et la Russie méridionale et l'Espagne, pays où la verdure brille par son absence, ont ouvert à ces peuplades fugitives leurs landes désolées ; et les bords heureux, mais calcinés, du Tage sont devenus la patrie d'une foule d'émigrants. »

Fulbert Dumonteil partage l'idée de Toussenel (1) :

« Le progrès de la culture et l'accroissement de la population sont des fléaux pour cet oiseau.

» Ce qu'il maudit, c'est le morcellement de la propriété qui a rétréci son domaine et comme retourné son champ, qui a fini par lui confisquer l'espace. Ce qu'il regrette, ce sont les grandes terres seigneuriales où jadis il errait libre. Ne pouvant arrêter la révolution, l'Outarde a pris le parti d'émigrer. »

Et cela est si vrai que des paysans beaucerons m'ont affirmé avoir vu, dans leur jeune âge, des quantités d'Outardes ; de la grande espèce. Les champs en étaient couverts, mais alors, disaient-ils, les terres n'étaient pas cultivées comme de nos jours.

Il est de notoriété que l'Outarde a presque disparu de la Champagne et de la Provence (2).

— La petite espèce se rencontre dans toute l'Europe méridionale ; accidentellement dans les pays septentrionaux. Dans la Russie cependant, elle couvre les steppes, surtout au moment où elles se disposent à quitter ce pays pour chercher un habitat plus propice.

La France veut encore avoir le privilège d'être la patrie de la Canepetière. Après tout, pourquoi pas ? Et si je parle ainsi, c'est que je suis persuadé que la petite Outarde n'est pas aussi rare qu'on le croit dans notre pays.

Je l'ai vue et chassée dans la Touraine et dans l'Orléanais ; dans le pays chartrain, il n'y a pas de disciple de saint Hubert à qui l'occasion ne soit offerte sinon d'en tirer, au

(1) Fulbert Dumonteil, *Portraits zoologiques.*

(2) Michelet, *L'Oiseau.* Eclaircissements, p. 365.

moins d'en apercevoir dans les grandes pièces de chaume, et cela pendant tout le mois de septembre et les premiers jours d'octobre.

Elle se montre aussi dans le département du Cher, parée encore des plumes de sa jeunesse, preuve irréfutable de la ponte et de la couvée dans certaines terres du Centre.

Il y a toute raison de croire Degland et Gerbe lorsqu'ils avancent que la petite Outarde se reproduit en France, dans les plaines de Montreuil-Bellay, dans celles de la Champagne, aux environs de Troyes, mais je n'admets pas que la Canepetière fasse de la Vendée, pays de marais et de bois, son séjour de prédilection. Ces auteurs ont même ajouté qu'on la trouvait également dans le département des Deux-Sèvres, aux environs de Niort.

M. Ch. Diguet, parlant de la Canepetière, croit qu'il en reste bien toute l'année quelques couples dans notre pays, mais ils sont si rares que le chasseur n'a presque jamais la bonne fortune de les rencontrer. Il dit qu'on en voit dans le Poitou ; j'avoue n'en avoir point rencontré dans la Vienne, ni dans les deux autres départements ; mais j'invite l'habile tireur à venir avec moi en Beauce, certain d'avance qu'il usera plusieurs douilles sur de petites Outardes.

J. Pizetta a écrit que la Canepetière est une espèce beaucoup plus rare que la grande Outarde. Je ne sais comment l'honorable membre des Sociétés cuviérienne et de zoologie a pu soutenir pareille erreur.

Je me résume : la petite Outarde est commune dans le Centre de la France, principalement dans les départements du Loiret, d'Eure-et-Loir et du Cher. On la trouve aussi dans la Champagne ; il n'est d'ailleurs pas d'années où l'on ne signale d'assez nombreuses couvées, malheureusement détruites, en partie, par la faux du moissonneur.

En Afrique, la Canepetière habite les hauts plateaux ; on la voit en grand nombre entre Batna et Biskra.

Une particularité à signaler : cet oiseau a été rencontré, il y a quarante ans, en France, est resté une dizaine d'années attaché au sol de notre pays, principalement dans le Centre et, subitement, a disparu pour ne revenir que quelques années plus tard s'installer définitivement chez nous. Les raisons, je crois, sont les mêmes que celles que j'ai données lorsque j'ai parlé de la disparition de la grande Outarde.

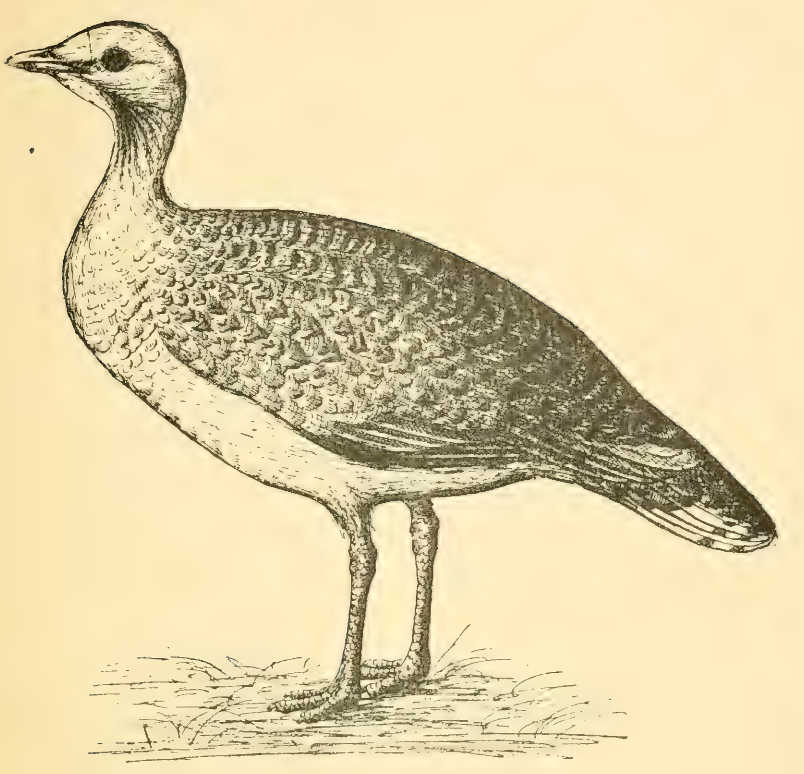
CHAPITRE II

MŒURS ET HABITUDES DES OUTARDES

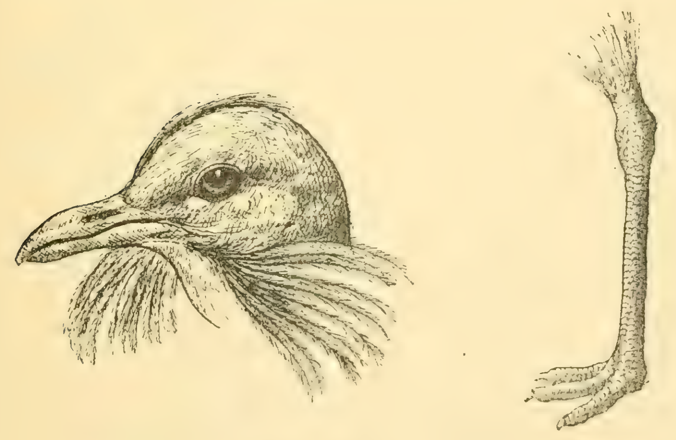
Mœurs des Outardes barbues. — Sociabilité. — Observations sur l'accouplement des Outardes barbues. — Combats d'amoureux pendant la pariade. — Remarque du docteur Dorin. — Ponte, incubation. — Comment se comporte l'Outarde femelle dans le danger. — Outardeaux. — Contrées où se montre la Canepetière. — Singulières habitudes de cet oiseau. — Erreur de quelques observateurs au sujet de la prétendue défense des Canepetières. — Saison des amours, mue, ponte, incubation. — Mes observations sur la durée de l'incubation. — Sollicitude des parents pour les petits. — Ce que l'on peut voir en septembre sur la route de Bazoches-les-Gallerandes à Pithiviers. — Vigilance des Outardes.

L'Outarde est un intrépide coureur, un géomètre de première force pour arpenter les grandes plaines et les steppes. La nature l'a également douée d'une vue perçante qui sonde les vallées et ausculte les horizons ; c'est le lynx des oiseaux, dit M. Fulbert Dumonteil.

Les pays où l'on cultive le plus de céréales sont ceux qu'affectionne particulièrement l'Outarde barbue. Est-ce à dire pour cela que l'oiseau soit essentiellement granivore ; je ne le crois pas. On le voit fréquenter aussi les prairies artificielles, les grandes plaines nues, les chaumes et les luzernes, par bandes considérables. Jamais l'Outarde n'a été rencontrée dans les marais ; c'est un oiseau qui appartient à la terre et dont le dédain pour l'eau est tel qu'il attend, pour s'égayer dans la prairie, que le soleil ait enlevé les dernières traces de la rosée du matin. La grande et la petite Outarde sont des oiseaux absolument terrestres. Pourquoi en avoir fait alors des habitants du rivage, au même titre que les Pluviers et les Vanneaux ?



Grande Outarde ou Outarde barbue.



Tête et patte de Grande Outarde ou Outarde barbue.

Le collaborateur qui a rédigé l'article Outarde de l'*Encyclopédie des gens du monde* est complètement dans l'erreur lorsqu'il donne à cet oiseau, comme caractère principal, la palmure des doigts. Je le repète, l'Outarde évite les marais ; je dis plus : elle ne s'approche jamais de l'eau.

Dans les montagnes de l'Asie, les chasseurs l'ont rencontrée dans les champs de blé et d'escourgeon qui séparent les petites élévations. Comme la Perdrix grise, elle s'établit de préférence dans les pays fertiles, et Brehm a raison d'écrire que l'Espagne est pour elle une patrie, surtout dans la province de Madrid et dans la campagne de Badajoz.

En Russie, dans l'Asie centrale, c'est encore dans les champs de blé, de maïs et d'orge qu'on la voit au printemps.

Un de mes amis, habitant le district de Saransk, M. de Smagine, secrétaire du gouvernement russe, en a rencontré des troupes considérables, sur une étendue de plusieurs kilomètres, dans les environs d'Odessa. En Turquie, d'après Antinori, les Outardes étaient tellement nombreuses pendant l'été de 1858, qu'à Burgas, près de Varna, les paysans, armés de bâtons, en détruisirent des quantités. S'il faut croire certains naturalistes, ces oiseaux sont assez sédentaires et lorsqu'ils sont en possession d'un domicile, rien ne peut le leur faire quitter ; aussi, pendant la saison rigoureuse, il n'est pas rare de les rencontrer morts de faim et de froid sur la neige. C'est pour cette raison qu'ils se réunissent en bandes alors que l'hiver leur est annoncé par le vol des premiers oiseaux migrateurs, Grues, Oies, Canards (au moins dans nos contrées). Je dis bien en bandes et non par petites compagnies de quinze individus, comme l'écrit Desmarest (1).

Dans les contrées méridionales, ils paraissent attachés au sol, et certains pays ont l'heureux privilège de les garder pendant toute l'année. Si parfois l'Outarde barbue vient se fixer en France, elle recherchera les chaumes ou les prairies, les terrains en déclivité ; une têtière la masquera ; elle saura s'établir sur un point qui dominera la plaine pour exercer une surveillance de toute minute sur le chasseur qu'elle aura découvert et qui voudra l'approcher de trop près.

Nordmann dit que dans la Nouvelle-Russie où les Outardes vivent en grand nombre, lorsque l'hiver est très doux, une

(1) Desmarest, *Encyclopédie moderne*.

partie au moins restent dans le sud, que dans le cas contraire, elles se rassemblent dans la Crimée, et lorsque la neige devient trop épaisse, elles passent la mer Noire et gagnent les vastes plaines de l'Asie Mineure.

M. de Smagine a vu, dans le courant d'octobre 1886, année où la neige était tombée en si grande abondance que la campagne en resta couverte pendant plus d'un mois, des quantités de grandes Outardes se diriger du Nord au Midi.

Dans tous les cas, ce qu'il faut à l'Outarde barbue, c'est l'espace, le grand espace, le vaste horizon; il faut qu'elle puisse observer de loin, de très loin et que rien ne puisse gêner ses mouvements dans une retraite précipitée.

Lorsque les Outardes se montrent dans nos contrées, elles sont toujours par bandes de plusieurs individus, surtout au milieu de septembre jusqu'au moment de leur départ qui s'effectue dans le courant d'octobre.

C'est en février que les mâles commencent à se quitter pour se mettre en quête de femelles; celles-ci se dispersent également; comme le dit Naumann, la société se relâche sans se dissoudre encore, mais le moment va bientôt arriver et chaque couple va s'établir à part.

Le Jardin zoologique de Londres possède de très belles aquarelles de Wolff représentant des Outardes barbues pendant la saison des amours; dans ces dessins, il leur fait prendre les poses les plus grotesques. Pour ma part, j'ai vu à l'étalage d'un marchand d'estampes de la rue de Steinkerque, un dessin à la plume représentant un combat de deux Houbaras (Outardes à collier) mâles. Point de signature, mais croquis fort original de quelque artiste méconnu. Fiers, les plumes relevées, la queue étalée en éventail, comme un Paon ou un Dindon qui fait la roue, les ailes pendantes, l'œil en feu, tels le disciple de Callot les représentait.

D'après les observations qui ont été faites, une femelle paraît suffire à un mâle; dans le cas où la mort aura séparé l'un des deux amoureux, le survivant recherchera une seconde liaison.

J'ai cherché à me rendre compte si les observations faites par le Dr Chenu sur l'accouplement des Outardes barbues étaient justes ou erronées. Sur ce, je me suis adressé à un ancien compagnon d'armes de mon regretté père, grand chasseur et surtour habile tireur, habitant le cercle de Laghouat.

La réponse a été celle-ci : Il est un fait certain ; ce n'est qu'après des efforts réitérés et parfois fort pénibles que le mâle de l'Outarde barbue parvient à satisfaire la femelle. Comme le Dr Chenu, je dis que la consommation de l'acte génital est suivie d'un épuisement tel qu'après la possession de la femelle, le mâle a pour ainsi dire perdu possession de lui-même. On le voit tomber; il est forcé de rester couché ; impossible à lui, pendant quelque temps, de reprendre son vol ; mon Chien en a forcé et, avant, les avait arrêtés comme de simples perdreaux.

D'après le Dr Dorin, de Châlons-sur-Marne, les mâles se disputent vigoureusement la possession des femelles. C'est une lutte acharnée dans laquelle pas mal de horions sont reçus de part et d'autre. Les coups d'aile qu'ils se portent sont si violents qu'on rencontre souvent sur toute la surface inférieure des ailes, sur la région sternale, non seulement des ecchymoses, mais encore de profondes excoriations formant plaie, suivies d'une dénudation complète des tissus.

La remarque du Dr Dorin m'a été également infirmée par feu le capitaine Crochard qui a, plus d'une fois, assisté à ces combats.

Le praticien de la Marne assure qu'il se développe, à l'époque des amours, dans le lieu même où s'insèrent les moustaches, une sorte de fanon formé par une masse de tissu cellulaire, graisseux, lâche, du poids de un kilo et plus. C'est au moyen de muscles peauciers assez développés que l'oiseau peut imprimer des mouvements à cette masse, et par conséquent élever ou abaisser les plumes allongées qui s'y implantent.

A la fin de juillet, cette masse s'affaisse et disparaît, les plumes tombent, se renouvellent ; vers la fin de septembre, il n'y a plus rien de cette espèce de fanon.

C'est dans les blés, les seigles, les escourgeons, au milieu des plaines isolées ou peu fréquentées que les femelles établissent leur nid, toujours dans une légère déformation du sol et en prenant les plus grandes précautions. Elles y déposeront bientôt deux ou trois œufs, à peu près gros comme ceux de la Dinde (Grand diamètre : 0,074 à 0,080 ; petit diamètre : 0,053 à 0,059) ovales, à coque résistante, opaques, semés de tâches noires sur un fond vert olive ou vert gris mat.

Ces produits de leurs amours sont abrités par des brins de

paille desséchés et toujours couvés par la femelle auprès de laquelle veille le mâle ; le plus souvent ce dernier s'établit en sentinelle à l'extrémité du champ où sa compagne est en sûreté.

La femelle éprouve-t-elle le besoin de quitter un moment le nid, c'est en rampant, en se *coulant* qu'elle sort de sa retraite, après s'être assurée toutefois de n'avoir aperçu rien de suspect. Le temps d'étirer ses membres endoloris et de happer quelques orthoptères, un petit quart d'heure, et elle revient sur ses œufs. Qu'un homme ne se soit pas avisé pendant ce temps de toucher à la couvée, lors même qu'il aurait voulu mettre un peu de symétrie dans le placement des œufs, l'Outarde a reconnu un méfait et délaissera le nid. Bien mieux, elle est si méfiante qu'elle ne peut souffrir un importun se promener à quelque distance d'elle. Si ce manège se renouvelle deux ou trois fois de suite, tenez pour certain que le nid ne tardera pas à être abandonné. Le fait m'a été certifié par des chasseurs ayant parcouru les trois provinces de notre colonie africaine ; ils m'ont assuré, en outre, que l'Outarde femelle ne retournait jamais à ses œufs bien que l'incubation soit très avancée: elle fuit ces parages qu'elle croit hostiles et délaisse à jamais sa progéniture.

Lorsque son nid est découvert, l'Outarde barbue prend-elle ses œufs sous ses ailes pour les transporter dans un endroit qui lui paraît plus solitaire? Certains observateurs ont avancé le fait suivant : En cas de danger, la grande Outarde, comme l'Engoulevent, prendrait ses œufs dans son gosier pour les transporter ailleurs.

Assurément, ces opinions sont très erronées.

Au bout d'un mois, quelquefois davantage, les Outardeaux voient le jour ; ce sont déjà de charmants petits oiseaux, couverts d'un duvet assez abondant, brun noirâtre, rose dans certains endroits. Dès le premier jour de leur existence, ils courent bien et peuvent suivre la mère. Celle-ci a pour ses petits un amour sans bornes, ne les quitte sous aucun prétexte et se conduit envers eux comme la Poule ou la Perdrix pour leurs poussins. Il est même touchant d'observer sa sollicitude ; à peine aperçoit-elle le moindre objet suspect, elle pousse un cri d'appel et rassemble immédiatement sa petite famille. Quelque rapace vient-il à être découvert, toute la nichée se cache dans une retraite que la mère leur a d'a-

vance indiquée, soit dans les blés ou autres graminées. La présence de l'homme l'effraye davantage ; consciente de sa faiblesse, l'Outarde se présente néanmoins devant lui en cherchant à attirer sur elle seule toute l'attention de l'ennemi de façon à l'éloigner le plus possible de ses petits. La distance est-elle assez prononcée, elle s'envole à tire-d'ailes du côté opposé au refuge des Outardeaux. Quand l'homme aura disparu, la mère retournera à pied les retrouver. Lorsqu'il y a véritable danger, on ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, de l'intelligence de la mère ou de l'obéissance des petits. Parfois l'Outarde a porté le paroxysme à sa fureur en se jetant sur l'homme qui cherchait à lui dérober sa progéniture.

J. Roy, auteur de la faune de l'Aube, raconte qu'un faucheur poursuivait deux Outardeaux qui ne pouvaient pas encore voler quand la mère, accourant au secours de ses petits, vint s'élancer contre le faucheur qui, pour se défendre, eut recours à sa faux avec laquelle il lui trancha le cou.

Tout est-il redevenu tranquille, l'Outarde mère fait entendre un petit cri de joie auquel répondent de faibles piaillements, et la famille se réunit.

Quand les Outardeaux commencent à devenir un peu plus forts, leurs allures changent ; ils sont alors moins obéissants, ils cherchent à se séparer, chacun voulant agir à sa guise.

La liberté ne suffit plus, c'est l'indépendance qu'il faut, question de temps ; un mois et demi après, ils ont définitivement quitté la mère et leurs frères et vont vivre isolés, maîtres d'eux-mêmes. A l'âge de deux ans seulement, ils commencent à prendre les longues plumes effilées de la base du bec.

Les jeunes Outardes mangent indistinctement de l'herbe et des insectes ; elles sont très friandes de larves.

Brehm dit : « Ce n'est qu'assez tard qu'elles apprennent à chercher leurs aliments, et, à ce moment, elles commencent à manger des substances végétales. » Le fait contraire m'a été certifié par des personnes dont je ne mets nullement en doute la véracité.

Définitivement libres, les Outardes ont pour patrie la grande plaine ; accidentellement on les voit s'abattre dans les champs de maïs, de pommes de terre, dans les couverts proprement dits. Les Outardeaux ne restent pas toujours

fidèles à l'endroit dans lequel ils ont été élevés. A de rares exceptions près, ils l'adoptent pendant quelque temps, mais peu après ils s'établissent, non plus dans les environs, mais bien dans des contrées fort éloignées.

Les Outardes barbues, au dire du Dr Chenu, sont des oiseaux qui paraissent n'avoir ni le sentiment de leur propre force, ni l'instinct de l'employer.

« Elles s'assemblent quelquefois par troupes de 50 à 60 et ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur taille.

» Elles craignent surtout les Chiens, mais si l'on en croit les Anciens, l'Outarde n'a pas moins de sympathie pour le Cheval qu'elle a d'antipathie pour le Chien ; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle qui craint tout, vole à sa rencontre et se met presque sous ses pieds.

» En supposant bien constatée cette singulière sympathie, peut-être trop généralisée entre des animaux si différents, on pourrait, ce me semble, en rendre raison en disant que l'Outarde trouve dans la fiente du Cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés et qui lui sont une ressource dans la disette (1). »

— J'ai plus étudié les mœurs et les habitudes de la petite Outarde, aussi ma description servira-t-elle tout à la fois et au chasseur et au naturaliste.

Dans tous les pays de plaine du Centre de la France, partout dans la Beauce, le Berry, la Champagne, on rencontre la Canepetière. On la voit également, pendant tout l'été, en Normandie et en Bourgogne.

Le département du Loiret en entretient des quantités ; on peut dire que dans l'arrondissement de Pithiviers, pendant le mois de septembre, c'est un des oiseaux les plus abondants.

Du côté de Sainte-Ménéhould, en pleine Champagne, on le trouve en fortes bandes. Le Berry le voit aussi arriver à la fin de juin et se répandre dans les blés, les chaumes et les prairies artificielles.

Je ne l'ai jamais rencontré de l'autre côté de la Loire. J'ai bien chassé cependant une dizaine d'années dans le Poitou, aux environs de Châtellerault, du côté de Ligugé, de Mont-

(1) Chenu, *loc. cit.* — *Ornithologie du chasseur.*

morillon, sans que rien ne m'ait décélé la présence de la Canepetière.

Un de mes amis en a tiré une à un kilomètre de Civray ; j'ai chassé vingt ans, me dit-il, sans avoir jamais eu l'occasion de faire un pareil coup de feu. Cette Outarde était perdue; sans doute quelque tempête, un coup de vent terrible l'aura égarée et jetée dans le champ de luzerne où le Chien l'avait arrêtée comme une Caille.

Dans la Plaine et le Bocage, elle est complètement inconnue. Un chasseur niortais m'a assuré que l'Outarde était un mythe dans les départements de la Vendée et des Deux-Sèvres ; cependant, d'après les auteurs que j'ai cités, Degland et Gerbe, la Canepetière se reproduirait dans le Poitou.

Dans le Midi de la France, on ne peut que remarquer leur passage à de très grandes hauteurs, vers la fin de l'été.

Juchés sur leurs échasses, les paysans des Landes contemplent ces nuages d'oiseaux migrateurs poussant droit vers la cime des Pyrénées. Le terme de leur voyage, au moins, pour la plupart, c'est l'Espagne. Dans les deux Castilles, l'Estramadure, la province de Léon, elles apparaissent sur la fin d'avril.

La Canepetière se montre dans les plaines du Roussillon, régulièrement en septembre, se tenant dans les sables et difficile à aborder (1).

Brehm soutient que la petite Outarde affectionne moins la plaine que l'Outarde barbue ; c'est une erreur. Je le répète, en France, en Espagne, en Russie, en Afrique, la Canepetière n'a été rencontrée que dans les prairies, les chaumes et les steppes.

Le zoologiste allemand a peut-être copié cette phrase que j'ai lue, moi aussi quelque part : « Cet oiseau, assez rare en Espagne où il habite les montagnes, se rend à certaines époques de l'année sur les bords de l'Ebre et du Guadalquivir où le plomb du chasseur l'atteint facilement. »

Au risque de passer pour un radoteur, je dis que l'observation n'est pas juste.

C'est accidentellement qu'en Espagne un chasseur a pu la trouver dans les vignes ; jamais on ne l'a signalée dans les Sierras.

(1) Carteron, *Causeries agricoles*, 1868, p. 166.

En Afrique, la Canepetière n'a pas de contrée favorite ; on la trouve un peu partout, mais principalement dans les plaines de Bône, de Guelma, de Sétif.

Pendant la saison de l'été, la Poule de Carthage se trouve dans presque toutes les plaines et vallées du littoral, généralement par couples et en quantités restreintes. Elle est plus nombreuse dans l'intérieur et il n'est pas rare de la rencontrer par bandes de cinquante à quatre-vingts individus, en avril, à l'époque de son arrivée.

L'Outarde houbara ne vient pas sur le littoral; on ne commence à la rencontrer, dans la province d'Alger, qu'à partir du désert d'Angad et dans le voisinage d'Aïn-Oussera, caravansérail situé à deux journées de Boghart, sur la route d'El-Aghouat. L'Houbara, comme toutes les Outardes, se tient dans les parties les plus découvertes (1).

Il m'est arrivé bien des fois de tirer des Canepetières dans les champs de trèfle, de pomme de terre, de colza, les seuls couverts que conserve la Beauce après la moisson, mais alors ces oiseaux sont isolés. A l'ouverture de la chasse, la petite Outarde part devant le nez du Chien, c'est une chance, mais enfin dans des campagnes comme celles de l'arrondissement de Pithiviers, un coin de la Beauce ressemble, en septembre, au désert africain ; il vous faut battre en règle les quelques champs de verdure qui semblent noyés au milieu de la plaine immense. Vers la fin de l'été, les Canepetières se réunissent en bandes nombreuses et séjournent dans les grandes pièces de chaume, les prairies artificielles, les luzernes.

On les reconnaît facilement de loin, de très loin même ; un œil exercé ne peut se tromper. C'est comme un régiment campé dans la plaine ; au centre, l'état-major comprenant les chefs ; plus loin, le gros de la troupe ; çà et là, à quelques dizaines de mètres, de jeunes Outardes s'exerçant à la poursuite des insectes ; enfin, sur toutes les faces, des sentinelles droites, immobiles, la tête haute, observent l'horizon, prêtes à donner le signal de la fuite en cas d'alarme.

J'ai vu souvent, au travers d'une haie, à trois ou quatre portées de fusil, des bandes de Canepetières ; toutes les fois j'ai fait la même remarque ; ces oiseaux se placent dans l'ordre que je viens d'indiquer.

(1) *La Chasse illustrée*, 18 mai 1872, article signé P.

Le chasseur qui les étudie peut s'assurer que leur marche est imposante ; il y a plus que de la grâce, de l'élégance dans les mouvements ; c'est certainement avec fierté que s'opère leur promenade.

Les Canepetières ont-elles élu domicile dans une prairie, l'observateur ne tarde pas à les voir bientôt se mettre en mouvement ; j'excepte toutefois les sentinelles dont la mission est de garder l'immobilité. C'est après les insectes orthoptères, les grands sauteurs, qu'elles courent, les happant quelquefois au passage.

La véritable passion de la Canepetière, en effet, est la chasse, la chasse aux sauterelles de toute espèce et aux grillons dont les champs sont couverts après la moisson.

C'est un plaisir d'être le témoin de ces courses en zig-zag, comme en rase campagne, courses plates, c'est bien le mot, dans lesquelles les Outardes décrivent tant de figures géométriques et on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus, du talent de l'insecte, véritable acrobate, ou de la prestesse de l'oiseau à saisir au vol sa victime. J'avoue avoir assisté à pareil spectacle et n'avoir jamais su à qui donner la palme.

Une plaine qui a été le séjour des Outardes se reconnaît à de larges taches blanches, traces de déjections des oiseaux, à la quantité de plumes éparpillées, disséminées çà et là, au durcissement du sol, parfois tellement résistant qu'un pieu a de la difficulté à s'y implanter, aux nombreux sillons convertis en véritables chemins que les Canepetières suivent dans leurs pérégrinations et dans les jeux auxquels elles se livrent. J'ai vu des chaumes d'une superficie de près de deux hectares sillonnés en tous sens par de véritables endues.

C'est principalement le soir, après le coucher du soleil que l'on est à même de pouvoir se rendre compte des précautions qu'elles prennent pour chercher un endroit propice au repos.

Avec des battements d'ailes rapides et en décrivant une quantité de cercles, le vol toujours rapproché de terre, elles tournent en tous sens, s'abattent dans une prairie ou dans un chaume, ne font que toucher, qu'effleurer le sol, tourbillonnant autour du champ qu'elles ont l'intention de prendre pour remise et, définitivement, s'y installent en véritables propriétaires après s'être concertées et d'abord assurées qu'aucun ennemi ne pourra venir les surprendre.

Le terrain qu'elles auront choisi présentera toujours une certaine déclivité ou aura pour limites une ou deux tétières sur lesquelles se porteront les sentinelles ; n'en faut-il pas pour garder le camp ?

Elles passeront ainsi la nuit, debout ou tapies contre terre, la tête sous l'aile et s'endormiront en écoutant le cri monotone du Courlis. Dès l'aube, après avoir fait un brin de toilette, la chasse aux insectes commencera ; la chasse terminée, les jeux viendront ensuite, toujours dans le même champ, jusqu'à ce que l'homme, le terrible ennemi, les force à prendre la fuite.

Une des habitudes qui distinguent la Canepetière de la grande Outarde, dit Nordmann, c'est que, poursuivie, elle ne prend pas tout de suite son vol, mais cherche à se cacher en se tapissant contre terre ; lorsqu'elle voit l'ennemi tout près, elle quitte soudain sa position, s'élève immédiatement en l'air et continue avec des battements d'ailes rapides et en ligne droite, un vol toujours rapproché de terre. Tout cela se fait bruyamment, de là le nom de *Strepet* que les Russes lui ont donné.

Cette espèce partage les dispositions sociales de l'Outarde barbue ; au printemps et en automne, on en voit constamment des bandes parcourant les steppes. Au reste, ces oiseaux font souvent usage de leurs jambes, et ceux dont les ailes ont été frappées d'une charge de plomb, se sauvent avec une vitesse telle qu'un homme ne peut guère espérer les atteindre ; poussés à bout, ils tiennent tête à leur ennemi et se défendent en désespérés avec le bec (1).

Je n'ai jamais pu me convaincre de la justesse de l'observation faite par Nordmann ; toutes les Canepetières, par moi démontées, une fois à terre, restaient accroupies et se laissaient saisir sans la moindre difficulté. Jamais, aucun de ces oiseaux n'a essayé de se défendre ; l'instinct de la conservation m'a paru, au contraire, bien faible.

Il a fallu vraiment que le naturaliste cité plus haut ait l'esprit bien inventif pour écrire pareille absurdité. Voici la remarque que feront certainement tous les chasseurs : Une Canepetière démontée, tombant à distance, n'essaiera point de confier à ses jambes le salut de son existence ; elle se blot-

(1) Brehm, *loc. cit.*, p. 542.

tira, la tête cachée sous quelque motte de terre, si le champ dans lequel elle a été frappée est un labour, sous une touffe d'herbe si c'est une prairie ; elle laissera approcher le chasseur et ne se décidera presque jamais à fuir. Il n'y a qu'à voir ces yeux sans expression, il n'y a qu'à entendre le cri plaintif que pousse l'oiseau blessé pour comprendre qu'il se sent définitivement perdu ; il est à votre merci sans qu'il vous en ait coûté seulement la plus légère égratignure.

La Canepetière est-elle plus sociable que la grande Outarde ? Il m'est facile de répondre à la question par la raison que je crois ses mœurs et ses habitudes identiques à celles de sa congénère.

J'ai étudié assez longtemps ces intéressants oiseaux pour reconnaître que les récits donnés par certains auteurs étaient, pour la plupart, imaginaires.

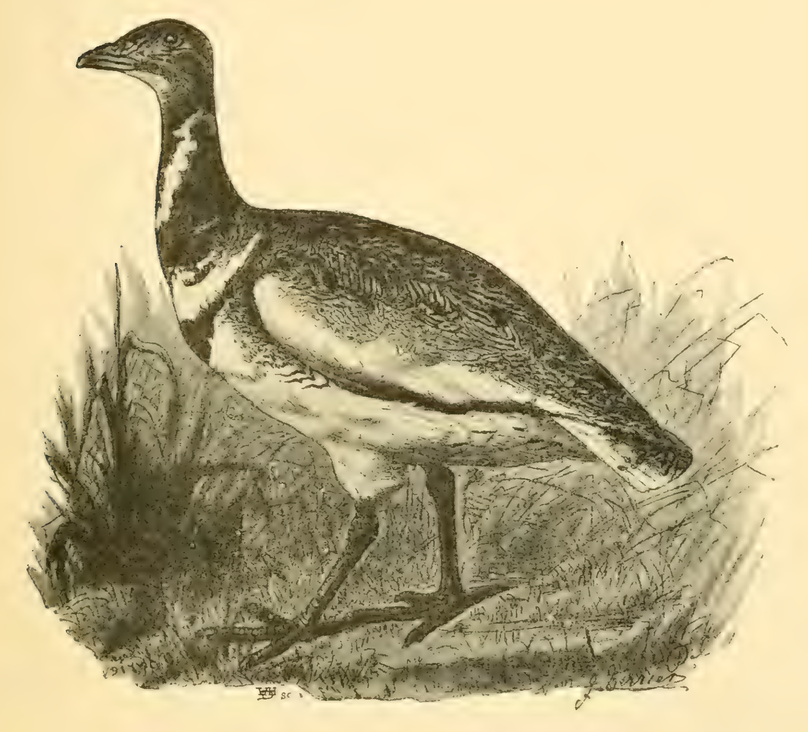
Dans la saison des amours, par exemple, les mâles se comportent en véritables chevaliers galants et sont loin de ressembler à des arlequins, comme l'ont écrit des naturalistes.

Écoutez le récit de Nordmann :

« A l'entrée de la saison des amours, au mois d'avril, ces oiseaux se rassemblent dans quelques endroits de la steppe pour se disputer la possession des femelles. La bizarrerie des différents gestes et mouvements de ces mâles amoureux offre un spectacle divertissant. Le cou s'enfle, parmi les plumes dont cette partie est revêtue, les plus longues forment en se retroussant un collier proéminent ; les pennes de la queue étalées en éventail se dressent tandis que la queue traîne à terre. Parés de la sorte et la tête tantôt levée, tantôt baissée, ils avancent en sautant les uns contre les autres et cherchent à se blesser mutuellement à coups de bec. Après avoir chassé les individus jeunes et faibles, le vainqueur glorieux se promène d'un port majestueux, en dessinant des cercles devant les femelles : cette scène est immédiatement suivie de l'accouplement. Durant ces combats, l'attention des combattants et de ceux qui en sont l'objet est tellement absorbée qu'ils ne songent guère au danger ; ils laissent approcher le chasseur assis dans une voiture et ne se dispersent même qu'après qu'il a été tiré plusieurs coups de fusil.

» Il est constant que sur ces champs de bataille un mâle s'allie à plusieurs femelles et, à défaut d'autre preuve, une seule circonstance le démontrerait ; c'est que les plus faibles

d'entre les mâles ayant été obligés de quitter la place, il y reste toujours plus de femelles que de mâles, mais il faut dire aussi que plus tard, quand la femelle couve, on trouve toujours près d'elle un mâle : il paraît donc que les femelles surnuméraires, après s'être éloignées du champ de bataille, sont recherchées par les autres mâles qui restent avec elles pendant le temps de l'incubation (1). »



Outarde canepetière en plumage de noce.

Je réfute en partie ce récit. Témoin des rendez-vous d'amour et des aventures galantes de ces oiseaux, voici ce que j'ai pu observer :

Quand le mâle désire la possession de celle qu'il a choisie pour compagne, il l'accoste en se pavanant. Après lui avoir fait le salut obligatoire, il se rengorge, tourne autour de l'ob-

(1) Brehm, *loc. cit.*, p. 543.

jet chéri, et dans un langage très expressif lui donne à comprendre combien est ardent le désir qui l'anime.

C'est bien à la façon du Coq, du Dindon, du Paon, que la Canepetière mâle se comporte ; les plumes du collier s'étalent et se redressent, celles des ailes frôlent le sol, la queue se dessine en un magnifique éventail ; après avoir ainsi manifesté si éloquemment sa tendresse, le don Juan reçoit enfin, quelquefois bien tardivement, la récompense de ses caresses.

Seulement, qu'il me soit permis d'ajouter : Le Coq domestique s'anime avec lubricité, le Dindon fait la roue bêtement, le Paon se rengorge avec orgueil, l'Outarde seule se conduit en vrai chevalier.

Lorsque le mâle et la femelle se sont ainsi appariés, leur union est formée pour toute la saison, à moins que la mort ne force l'un des deux oiseaux à rechercher dans la suite de nouvelles amours.

D'après Burdach (1), la durée du rut serait de six semaines. Le physiologiste allemand a également fait la même remarque pour la grande Outarde.

Les secondes amours sont bien moins ardentes que les premières ; on pourrait les comparer à la seconde poussée de fleurs que les arbres donnent parfois à l'automne. C'est toujours dans cette saison que le plumage du mâle est plus soyeux, plus brillant. Mais l'accouplement ne tarde pas à épuiser l'oiseau, car sa fièvre qui ne tend qu'à s'élever au dehors s'est manifestée dans la plus grande latitude et est arrivée au but.

C'est aussi en automne que le mâle perd son collier blanc et les plumes noires du cou sont remplacées par des plumes de teinte grise.

Dans les premiers jours du mois de mai, la Canepetière pond ordinairement, dans une anfractuosité ou dans un trou creusé d'avance, cinq œufs tachetés de brun rouge sur un fond couleur olive, quelquefois d'une teinte verdâtre nuancée de blanc.

Moquin-Tandon a signalé une variété d'un brun roux, et Hardy une autre variété de couleur vert olive, marbrée de rouge.

(1) Burdach, *Physiologie*. (Traduction de Jourdan.)

Ces œufs sont plus petits que ceux d'une poule (grand diamètre 0,050 à 0,056, petit diamètre 0,038 à 0,040).

Pendant que sa compagne couve, le mâle ne s'éloigne jamais, fait bonne garde, l'avertit du danger et s'expose au besoin pour sauver la couvée.

Kultz dit qu'il fait souvent de petites excursions en volant.

L'incubation est de trente à trente-trois jours.

Brehm écrit qu'il ne connaît pas la durée de l'incubation et qu'il n'a rien trouvé dans les auteurs qui se rapportât aux premiers temps de la vie des jeunes en liberté.

J'avoue avoir un moment pris cette phrase au sérieux. Cependant à force de patience et de ruses, je suis arrivé à pouvoir certifier que les œufs sont couvés pendant trente-trois jours.

Dans une pièce de blé de la commune de Chaussy (Loiret), près la ferme de Liphermeau dont le nom rappelle les sanglants exploits des Chauffeurs, je pouvais chaque soir d'avril de l'année 1872, vers les six heures et demie, suivre les ébats de deux Canepetières en pariade. Ces oiseaux s'écartaient rarement de l'endroit commun ; au travers d'une haie, il était facile de me renseigner sur leurs faits et gestes. Quand arrivait la nuit, je m'éloignais lentement en me dissimulant le plus possible ; le lendemain je revenais prendre mon poste d'observation. Un soir, après une disparition brusque de mes deux Canepetières (le vol les porta à près d'un bon kilomètre; avaient-elles aperçu quelque chose d'insolite, je ne saurais le dire, la plaine étant cependant déserte), je me coulai dans le champ où s'était effectué leur départ, j'arpentai la pièce de blé, sillon par sillon, m'attendant à chaque instant à rencontrer le nid ; mes recherches furent vaines. Je ne perdis point patience. Le surlendemain mes oiseaux partirent comme la veille et allèrent s'abattre dans un champ de luzerne ; reprenant mon trajet dans la pièce de céréales, je scrutai attentivement chaque pli de terrain, lorsque vers la rive droite, j'aperçus dans une anfractuosité et nullement dissimulés à mes yeux, cinq œufs, un peu plus gros que ceux du pigeon, de couleur brune sur un fond olivâtre, arrondis à leur extrémité. De toute évidence ces œufs avaient été pondus tout nouvellement. Je me gardai de toucher le nid et m'esquivai, certain de n'avoir pas été aperçu.

Pendant trente-trois jours, j'eus la constance de me trans-

porter, à la même heure, à l'endroit indiqué. Ma ténacité devait trouver sa récompense. Quelle ne fut pas ma surprise, un beau soir, de voir à près de 50 mètres de la haie derrière laquelle j'étais blotti, cinq Outardeaux, trottant déjà devant le père et la mère et trahissant leur présence par de petits piaillements. Je les apercevais à une portée de fusil, assez près pour remarquer leur duvet basané et de teinte analogue à celle du sol. C'est donc un intervalle de trente-trois jours que j'ai compté entre le moment de la ponte et le moment de l'éclosion. Les Canepetières étaient arrivées dans le champ de blé le 3 avril et l'avaient définitivement quitté le 6 mai.

Ces oiseaux ont beaucoup de sollicitude pour leurs petits ; ils les conduisent de suite dans les champs de luzerne et leur apprennent à poursuivre les sauterelles.

Du plus loin qu'ils aperçoivent l'homme ou un oiseau de proie, ils se blottissent sous une touffe d'herbe en couvrant les petits de leurs ailes.

Les Outardeaux sont assez fidèles à l'endroit où ils ont été élevés; cependant, au bout de quelque temps, ils s'en éloignent après s'être séparés.

Comme les Outardes barbues, les Canepetières, isolées pendant le printemps ou par paires, commencent à se rechercher pour se réunir dans les premiers jours d'octobre. Vers le milieu de ce mois, elles forment une vaste colonie qui augmente de jour en jour en raison directe de la rigueur de la saison. Ce n'est pas une fable de signaler que les vols de ces oiseaux obscurcissent l'horizon, qu'ils couvrent des plaines entières de leurs excréments, que des champs immenses sont creusés par eux et convertis en de larges sillons, comme si le soc de la charrue les avait labourés.

J'ai vu le 9 octobre 1878, entre Toury et Bazoches-les-Gallerandes (Loiret), deux pièces de chaume, d'une étendue de près de trois hectares, couvertes de Canepetières.

Le chemin de grande communication entre Toury et Pithiviers coupant en travers ces champs immenses, séparait aussi ces oiseaux immobiles, le cou au vent, inquiets seulement de l'allure ralentie que je venais de donner à mon cheval.

Pour se rendre de Bazoches à Pithiviers, il faut traverser les grandes pièces de terres dépendantes de la belle ferme de Beauclair exploitée par M. Potheau; avant de découvrir le

hameau de Fresnay-les-Chaumes, on a devant soi la fin de cette immense plaine de Bellebat, si connue des chasseurs et à laquelle les gens du pays ont donné le nom de plaine aux Petrelles. C'est bien, comme ils le disent, le séjour des Canepetières; pendant les premiers jours d'octobre, en effet, toute cette étendue de terrain est littéralement couverte d'Outardes.

J'ai suivi fort souvent cette route et j'ai constamment vu, du 25 septembre au 10 octobre de chaque année, à ma droite et à ma gauche, aussi loin que pouvaient porter mes regards, j'ai vu, dis-je, non plus des bandes, mais des quantités innombrables de Canepetières, des régiments de plusieurs milliers d'individus en rangées profondes, et ces oiseaux étaient tellement serrés les uns contre les autres que d'un seul coup de feu on pouvait en abattre un grand nombre.

Les Canepetières vivent dans la plus parfaite harmonie avec tous les oiseaux inoffensifs qui habitent la même localité; elles n'ont presque jamais de lutte à soutenir avec eux. Les disputes sont rares entre elles; on n'en signale guère que pendant la saison des amours.

Partout, elles savent éviter l'homme, quand je dis l'homme, c'est du chasseur dont je veux parler. Elles ont cependant beau connaître le cultivateur, le berger, elles s'en laissent fort difficilement approcher, bien qu'elles soient persuadées qu'il n'y ait rien à craindre de leur part. Leur vigilance est telle que c'est toujours d'un œil défiant qu'elles regardent l'homme des champs ; aussi laissent-elles arriver rarement le chasseur à portée de fusil.

CHAPITRE III

DU RÉGIME DES OUTARDES

Du régime des Outardes. — Autopsies. — Ce que m'a décélé le dernier cadavre de Canepetière. — Voix de l'Outarde barbue. — Cri de la petite Outarde. — Vol des Outardes. — Migrations des Outardes. — Considérations générales sur les oiseaux émigrants. — Les Outardes se réunissant à l'époque des migrations.

Les Outardes se nourrissent de substances végétales et des petits animaux de toute espèce. Comme je l'ai dit plus haut, elles parcourent les prairies et les chaumes, principalement le matin et le soir et commencent, dès que le soleil est levé, la guerre contre les insectes, les sauterelles, dont elles secouent la torpeur et qu'elles chassent avec plaisir.

C'est donc une alimentation végéto-animale qu'il leur faut en tout temps, aussi bien dans les steppes russes que dans les prairies de France.

D'après Descourtils, l'Outarde barbue serait plus insectivore qu'herbivore, du moins en été. S'il faut croire certains naturalistes, la grande espèce préfèrerait les grains, ne s'attaquerait qu'aux graminées (observation de plusieurs voyageurs russes), ce qui explique les dégâts qu'elle occasionne alors que les blés commencent à jaunir.

Par contre, les céréales sont loin d'être un régal pour les Canepetières.

C'est toujours une heure avant le lever du soleil et une demi-heure avant le coucher de cet astre que ces oiseaux prennent leur repas.

Parcourez la plaine, un matin de septembre entre cinq et six heures, vous ne tarderez pas à découvrir, dans quelque

champ de luzerne ou de chaume, de gros oiseaux debout, la tête haute, immobiles, ce sont des Outardes qui vous ont aperçu. Le repas a été interrompu, aussi ces oiseaux semblent-ils scruter l'horizon et muets, fascinés, comme pétrifiés, ils attendent la disparition de l'importun.

Ce dernier fait-il mine de continuer son chemin et cherche-t-il à s'approcher, on voit immédiatement les sentinelles se rabattre sur le centre, tout le groupe se mettre en mouvement et chercher le salut dans une fuite précipitée.

Pendant le repas du matin, à soleil levé, il est excessivement difficile d'approcher les Outardes.

A la fin du jour, elles prennent leur second repas, toujours avec les mêmes précautions.

Dans le milieu de la journée, elles reposent dans les couverts, champs de betteraves, de pommes de terre, de trèfles et luzernes à graines, mais encore faut-il que ces couverts soient-ils attenants à des chaumes où se tiendront des vedettes.

Le régime est bien déterminé : nourriture tout à la fois végétale et animale. Cependant, pendant la saison des neiges, l'écorce des arbres leur tient lieu d'autre nourriture.

Comme l'Autruche, l'Outarde avale des pierres et de petites pièces de métal.

C'est par l'ouverture du cadavre que l'on est arrivé à connaître le régime de l'Outarde de la petite espèce.

A l'autopsie de mâles et de femelles (Canepetières) tués dans la saison de l'été, Descourtils n'a découvert dans le jabot que des débris d'insectes : *Gryllus campestris*, *Locusta grisea*, *fusca*, *dorsalis*, *Acridium migratorium*.

Le Dr Dorin a examiné plus de cinquante individus des deux sexes et n'a remarqué que des parcelles de sauterelles noyées au milieu d'une masse considérable de végétaux. Ces orthoptères ont très bien pu avoir été avalés vivants, cachés dans les replis des feuilles. Le tube intestinal, long et large, était d'ailleurs rempli de matières vertes plus ou moins liquides (1).

J'ai fait l'autopsie de plusieurs de ces oiseaux ; j'ai toujours rencontré dans l'estomac : de la luzerne, des vers, des sauterelles et des cailloux, aussi bien sur les vieilles que sur les jeunes Canepetières.

(1) Degland et Gerbe, *loc. cit.*

Pourquoi dire comme Brehm (1), que la nourriture de l'Outarde varie selon l'âge et que les jeunes ne mangent *sans doute* que des insectes, lorsque je puis assurer avoir trouvé dans la poche stomacale de Canepetières de dernière couvée, de l'herbe et des insectes, mais *toujours de l'herbe;* j'ai mainte et mainte fois rencontré des graviers de différents calibres, presque ronds ou légèrement ovales.

Ma dernière autopsie de Canepetière, faite en juin 1878, a confirmé les premiers résultats ; l'estomac était plein d'herbes et de sauterelles, des grillons, quelques fragments de vers de terre formant pelote et plusieurs petits cailloux.

Descourtils et Dorin disent n'avoir jamais rencontré de graviers ; les sujets qui ont servi à leurs expériences ayant été sacrifiés pendant les mois de juin et de juillet, il semblerait qu'à cette époque, les Canepetières ne se nourrissent que d'herbes et d'insectes.

J'assure, cependant, avoir trouvé des cailloux dans l'estomac de ma petite Outarde sacrifiée au mois de juin 1878.

J'avais conservé cet oiseau depuis le mois de septembre 1877 ; il m'avait été donné par le meunier de Donville, Taffoureau.

Mes autopsies ont été faites indistinctement pendant les mois de juin, juillet, août, septembre et octobre, tandis que les savants cités plus haut n'ont pratiqué les leurs que pendant les mois de juin et de juillet.

— Deux sons peu agréables, paraissant rauques et trop forts pour l'oreille, deux cris articulés sans jamais revêtir un timbre harmonieux et que l'on peut entendre d'assez près, telle est la voix ordinaire de l'Outarde barbue.

Comme l'ont dit et écrit quelques naturalistes, le cri de l'Outarde de la grande espèce est très difficile à traduire. D'aucuns le comparent à un ronflement singulier ; l'oiseau le pousse-t-il, il faut se trouver à une faible distance pour le bien percevoir. Brehm ne l'a entendu que de la part d'Outardes captives. Un de mes amis de la province d'Oran le traduit par le mot *acr*. Naumann, cité dans l'ouvrage de Brehm, a entendu dans la saison des amours, un son bas et sourd qu'il compare au *houh, houh, houh,* du pigeon domestique, sans que cette voix rauque soit jamais suivie de roucoulement.

(1) Brehm, *loc. cit.*

On peut dire que l'Outarde n'a de voix que pendant la saison des amours ; elle peut alors devenir forte et se traduire par un cri intarissable qui lui sert d'appel ; l'Outarde femelle use de cette même faculté pour attirer le mâle, pour célébrer la ponte et pour appeler ses petits.

La voix exprime bien le désir de l'accouplement chez le mâle, mais chez la femelle, elle paraît plutôt le besoin de la fécondation.

L'Outarde mâle appelle sa poule par des sons saccadés qui s'entendent distinctement ; on peut dire que son cri est né de l'instinct de copulation qui avoisine l'amour.

Je n'ai jamais entendu que la voix de la grande Outarde démontée par Legendre, maire de Bazoches ; ce cri, je l'ai comparé au ton lamentable de la voix d'un enfant qui se plaint.

— C'est surtout pendant la saison amoureuse que la Canepetière fait entendre son chant ; ce cri, elle le pousse à terre, bien rarement avant de prendre son essor, *teks, teks*, suivant Brehm. Pour moi, après l'avoir entendu mainte et mainte fois, je le traduis ainsi : *prt, prt, prt,* en laissant après chaque syllabe, un intervalle de dix à douze minutes.

D'ailleurs, voulez-vous écouter le cri d'amour du mâle? Allez par une tiède soirée d'avril vous promener au travers des coquelicots et des bluets dont sont parsemés les champs de blé de la Beauce, vos pas vous porteront dans une prairie où vous respirerez à pleins poumons les senteurs du sainfoin. Vous aurez à peine le temps d'admirer la voûte azurée sur laquelle scintillent déjà les diamants qu'un son rauque vous détournera de cette contemplation : c'est le chant de l'amoureux.

Soyez attentif, l'écho vous apportera la note mourante de l'appel du mâle.

Que de fois l'ai-je entendu avant et après le chant de la caille, comme si les rendez-vous s'étaient donnés dans le même champ, presque à la même heure et à la même place.

C'est à soleil couché, par un temps calme, que les mâles sont en quête d'amoureuses.

Sur des Canepetières captives, j'ai toujours entendu le même cri, *rouh, rouh, rouh.* Un étranger entre-t-il dans une pièce où sont ces oiseaux, il est de suite accueilli par ce cri qu'ils poussent trois fois, et à plusieurs reprises.

— Peut-on dire que les Outardes aient l'aile paresseuse ?

La grande espèce se décide difficilement à quitter le sol par une succession continue de sauts ; c'est ainsi qu'elle commence à s'élever progressivement, atteignant ensuite une altitude tellement élevée qu'il est impossible au plus gros plomb de pouvoir l'atteindre.

Le corps de l'Outarde, comme celui de tous les oiseaux, plus lourd que l'air, a besoin d'être soutenu par de véritables rames composées de longues pennes, la résistance que donne l'air à l'aile se transportant sur la masse du corps, l Outarde trouve un point d'appui sur lequel elle fait un bond et, par une suite de sauts ininterrompus, l'oiseau se lève alors de terre. C'est la théorie du vol, je n'ai pas à m'y arrêter.

Sous le rapport du vol, il serait difficile de ranger les Outardes dans la classe des *Rameurs* ou dans celle des *Voiliers*.

Si le savant de Genève, Hubert, a cru devoir établir cette distinction pour les oiseaux de haut vol, il n'a probablement eu l'intention d'inscrire sur sa liste que les Faucons et les Aigles, en général les rapaces diurnes. Les vrais et bons marcheurs sont de mauvais voiliers.

Remercions la nature d'avoir donné aux Outardes des tarses vigoureux pour arpenter les steppes et les chaumes, remercions-la également d'avoir réservé les faveurs du haut vol pour des espèces moins privilégiées sous le rapport de la beauté et surtout de la gastrosophie.

Comme le dit Toussenel : « La nature économise toujours sur une partie du corps de l'oiseau ce qu'elle a dépensé de trop sur une autre. »

L'Outarde a l'aile paresseuse ; c'est lorsqu'elle a pu s'élever à une assez forte altitude qu'elle se croit définitivement en sûreté.

Je dois m'arrêter un instant sur son vol, car les faits les plus importants de l'histoire de cet oiseau se rapportent en grande partie à ses migrations.

Chez bien des espèces, ces migrations reconnaissent pour cause la nécessité de se procurer la nourriture ; les Outardes paraissent accomplir les leurs en vue de se soustraire aux rigueurs des latitudes septentrionales et pour chercher en Espagne et en Afrique un climat non seulement plus tempéré,

mais plus chaud. « Les migrations, dit Michelet (1), sont des échanges pour tout pays (excepté les pôles à l'époque de l'hiver). Telle cause de climat ou de nourriture, qui décide le départ d'un oiseau, est précisément celle qui détermine l'arrivée d'une autre espèce. Quand l'Hirondelle nous quitte aux pluies d'automne, nous voyons apparaître l'armée des Pluviers et des Vanneaux à la recherche des Lombrics exilés de leur demeure par l'inondation. Quand les froids avancent, ceux-ci fuient à leur tour et sont remplacés par les Canards, les Oies sauvages ou les Sarcelles. »

L'aile assez forte permet aux Outardes de parcourir et d'explorer en volant une immense étendue de terrain dans un très court espace de temps. On peut les voir se maintenir à de très grandes hauteurs, voler sur un front étendu de manière à pouvoir découvrir des centaines d'ares à la fois.

Le vol de la Canepetière est sibilant, assez soutenu.

Avant de prendre son essor, la petite Outarde court en avant et toujours se déleste dès le départ.

Tous ceux qui ont rencontré ou chassé cet oiseau ont pu s'assurer du fait (2).

On la volait avec amour aux beaux temps de la fauconnerie, dit Toussenel (3). « Or, quand un oiseau lourd se voit en butte à l'attaque d'un Faucon, une des premières opérations que lui conseille la peur est de se débarrasser de son lest pour se faire aussi léger que possible. Ainsi fait l'aéronaute qui veut piquer une tête dans le sein de la nue ; ainsi fait le Héron à mesure qu'il s'élève ; ainsi fait la petite Outarde qui n'a qu'une médiocre confiance dans la rapidité de ses ailes et qui sait n'avoir pas de temps à perdre pour mettre ses affaires en règle quand le Faucon l'attaque. »

Les Outardes sont des oiseaux émigrants ; leur vie ressemble au mouvement d'un pendule ; en automne, l'instinct de la conservation les dirige vers les contrées équatoriales, c'est-à-dire que, dans notre hémisphère, elles se portent au midi ; au printemps, l'instinct génital les pousse vers le pôle ; chez nous, elles reviennent au nord.

Cette oscillation n'est pas toujours déterminée par les circonstances extérieures. De jeunes Outardes, prises dans le

(1) Michelet, *L'oiseau*, Éclaircissements, p. 373.
(2) Même remarque sur les Faisans, principalement les Poules.
(3) Toussenel, *loc. cit.*

nid, élevées et retenues captives, manifestaient une certaine inquiétude à l'approche de l'automne, époque correspondant à celle des migrations, et ce, en dépit de l'abondance de la nourriture et de la clémence de la température.

Des Canepetières apprivoisées, enfermées dans une pièce voisine de mon bureau, se mettaient à voltiger, à pousser droit aux carreaux (octobre 1878), preuve que, lorsque le moment de l'émigration était arrivé, ces oiseaux, si on leur avait rendu la liberté, auraient certainement entrepris quelque voyage de long cours. Mais je crois que la température n'est pas le seul motif déterminant ; comme Blackwells (1), je pense que les Outardes gagnent l'Équateur à une époque de l'année où la chaleur surpasse encore celle qui règne quand elles reviennent au pôle.

Les deux espèces partant quelquefois plus tôt en automne, peut-on conclure que le froid tardera peu à se déclarer ; de ce qu'elles apparaissent de bonne heure au printemps, peut-on affirmer que la mauvaise saison est sur le point de faire place à la belle ; je n'ose me prononcer.

Il peut leur arriver d'être surprises par le froid en hiver ou d'avoir à subir un second hiver après leur retour au printemps ; alors certaines d'entr'elles retournent sur leurs pas, en attendant que l'air soit redevenu plus doux. C'est le moment qu'elles choisissent pour se mettre définitivement en route.

La direction que suivent les Outardes est celle du sud-est et du nord-est. Beaucoup semblent en hiver se porter d'abord vers l'ouest, puis, en ligne droite, vers le sud, qui, au printemps, reviennent chez nous par l'ouest ; en général, elles suivent une ligne droite.

Dans leurs voyages elles font nécessairement attention aux pays, aux contrées qu'elles traversent ; elles évitent les forêts et les marais et ne s'arrêteront que dans les grandes plaines nues et découvertes où elles seront certainement assurées de trouver le repos et la nourriture.

Comme tous les Oiseaux migrateurs, les Outardes n'errent point au hasard ; elles ne cherchent pas, elles ne choisissent pas, mais atteignent leur but du premier coup et en ligne droite. Bien qu'elles ne soient pas considérées comme d'infa-

(1) *Jahresbericht der schwedischen Akademie*, t. II, p. 34.